

Justesse improvisée

« *Impulsez !* », le festival d'improvisation toulousain accueillait la semaine passée le collectif suisse *Comédie musicale improvisée* pour une représentation unique. Reportage.



© Anthony Cortes

D'abord, le vide. Tout part d'une feuille blanche. « *Dites-moi Madame, vous êtes partie en vacances dernièrement ?* » Alain Borek, avancé sur la scène, cheveux bouclés échoués sur ses épaules, rompt le silence que la salle s'était imposé à l'extinction des feux. Ici, les trois coups ne retentiront pas. Puis une réponse : « *En Espagne oui, avec mon amie, lui lance cette spectatrice. J'y ai mangé de la fideua !* » « *De la paëlla avec des pâtes ? Vous avez un bel appétit madame !* », la salle rit. « *Espagne, Fideua, amour...* », griffonnée de ses premiers

Les acteurs de la troupe *Comédie musicale improvisée* sur la scène du centre culturel Henri Desbals.

« On a créé une sorte de vocabulaire commun »

éléments, la soirée peut se lancer et s'improviser.

Sûrs d'eux, les six compères pénètrent sur scène et prennent place sous les projecteurs. Quatre acteurs, deux musiciens. Tous partageant les habits de chef d'orchestre. Dans le public, les regards se font aussi curieux qu'inquiets face à la première scène. La partition semble bancale. « *Je n'sais pas à quoi m'attendre* », lance Sylvianne,

bien installée au second rang. L'inconnu domine.

Les premières minutes du spectacle feront pourtant leur effet. Loin des fausses

notes que chacun pouvait craindre. Convertissant l'inconnu de peur à plaisir au fil des aventures de ces deux couples aux existences opposées. On sourit à la vue des protagonistes. Alessandro, ce restaurateur espagnol si fier de sa paëlla aux pâtes en hommage à ses origines italiennes, en est le parfait prétexte. On rit de leurs péripéties. Comme quand Blaise oublie sa fille à la maternité, paniqué à l'idée d'être père et oppressé par Aude, son hystérique de compagne. Puis on se peine de leurs accidents. Par exemple à la découverte d'une maladie génétique de Maria, la bien-

aimée de notre restaurateur espagnol. Et, enfin, on vibre au rythme des improvisations des musiciens, qui, en véritables orfèvres de la partie, façonnent ces émotions d'un soir.

90 minutes plus tard, impossible de ne pas constater son propre embarquement de force dans cet écrin comico-dramatique. Ces Suisses ont réussi leur coup, transformant cette vulgaire pierre en un diamant poli. Tous les codes du genre sont maîtrisés. Pourtant, ici, le processus allant d'idée à présentation publique ne prend qu'une seconde. « *Même le technicien lumière a la lourde tâche d'improviser ses effets* », explique Odile Cantero. « *Rien n'est écrit, alors selon les moments, soit il nous suit soit on le suit* », poursuit la comédienne. Alors comment expliquer que tout fonctionne du début à la fin ? « *Je crois qu'en cinq ans, on a créé une sorte de vocabulaire commun. On se comprend immédiatement puis on se laisse porter.* »

Plus que de spectacle, il s'agit là d'une véritable performance où le résultat est bluffant. Jouant avec les mots et les émotions sans aucun filet textuel, ces six funambules fous - sept avec le technicien lumière - laisseront un souvenir impérissable au goût de larmes séchées pour ces spectateurs, dans le contexte que l'on connaît. Debout pendant quelques minutes à la toute fin de la représentation et frappant à l'unisson dans leurs mains, il y avait dans ces sourires comme un « *merci* » post-consolation. Revivifiant.

ANTHONY CORTES